

## **La chasse à l'homme**

*(Extraits du petit livre de Jean-Pierre Houel « Moussey 1940-1944 »)*

## **APRES LE 24 SEPTEMBRE 1944**

### **LA CHASSE A L'HOMME**

Pendant une semaine après le 24 septembre, on ne vit plus d'allemands. Moussey semblait mort. Maintenant, l'ennemi connaissait l'existence de ces soldats anglais et la présence de leur jeep, il voulait absolument en finir avec ces combattants et les quelques maquisards qui restaient.

Il faut signaler que les familles de Moussey et plus particulièrement du Harcholet, ont au péril de leur vie, hébergé, caché et nourri ces britanniques à qui la répression allemande interdisait toute action.

Début octobre, les allemands incendièrent la maison Muller au Haut du Harcholet. Le 2 octobre, une patrouille allemande montait la basse de la Curoye ( Basse Gander ) et eut un accrochage avec un groupe de soldats anglais qui se trouvait près de la ferme Georges. Il y eut des blessés chez les allemands. Les anglais réussirent à décrocher et à s'abriter dans les bois. Les allemands s'élancèrent vers la ferme, la fouillèrent et trouvèrent une caisse de cartouches abandonnée par les britanniques. C'était flagrant, cette habitation avait servi de refuge à ces soldats. Les allemands s'emparèrent de Victor Georges qui vivait là seul et l'attachèrent à un arbre devant la maison qu'ils pillèrent et incendièrent.

Victor Georges fut déporté et mourut à Dachau. Il avait 68 ans.

Les soldats anglais s'abritaient la nuit dans ces fermes, pendant ces nuits, les allemands n'osaient pas intervenir. Au lever du jour, les parachutistes regagnaient la forêt. Pour les propriétaires de ces maisons, cela était un régime de terreur. A tout instant, ils s'attendaient à voir surgir les allemands, incendier, fusiller, déporter. Irma Gander, l'épouse de Léon Gander, ferme voisine de Georges, vivait dans une peur continuelle, de voir, la nuit, dans la maison, dix ou douze soldats anglais en armes et le jour, de guetter l'arrivée des allemands.

Un jour, traumatisée, elle s'enfuit en forêt. Les anglais la rattrapèrent. Devant cette vie impossible, Léon Gander, plaça son épouse dans de la famille à Moussey et resta à la ferme pour soigner les animaux. Il y avait toujours des anglais et lorsqu'ils quittaient la maison au lever du jour, Léon Gander ouvrait les fenêtres pour faire disparaître l'odeur des

cigarettes anglaises, vérifiant s'il n'y avait pas de mégots par terre, de munitions ou quelque équipement abandonné sur les greniers. Cependant, un jour, et il fallait s'y attendre, les allemands arrivèrent à la ferme pour lesquels cette maison était suspecte. Située près de la ferme Georges incendiée, elle pouvait servir la même cause. Sans succès, une perquisition en règle fut effectuée, mais l'objectif de l'occupant était clair. Ils s'emparèrent des vaches, tuèrent le cochon d'un coup de fusil, firent sortir Léon Gander et commencèrent les préparatifs d'incendie. Léon insista pour entrer encore une fois dans la maison pour y prendre quelques objets qu'il voulait sauver. Il put le faire. Ce qu'il vit à l'intérieur le bouleversa.

Il y avait un feu allumé sur chaque lit. Pendant que l'habitation flambait, les allemands obligèrent Léon Gander à conduire le cochon à l'aide d'une brouette jusqu'à la route du Harcholet. A cette époque, le chemin de la ferme n'était pas accessible aux voitures automobiles. En bas, Léon posa la brouette. Il se croyait lui aussi arrêté. Alors un gradé lui fit signe de partir. Léon Gander à qui on venait de tout prendre, de tout détruire, ne sut jamais si les ordres avaient été donnés en ce sens ou si cet allemand avait pris envers lui une mesure de clémence. Cela se passait huit jours après les événements de la ferme Georges.

Après l'incendie, Léon Gander vint habiter dans le logement de Marie Broggi au dessus de chez ma grand-mère. Marie Broggi, dont le mari était prisonnier, s'était réfugiée avec ses deux jeunes enfants chez ses parents, à la Basse, à Moussey.

Elle mit aussitôt son logis meublé à la disposition de Léon Gander, qui y vivait seul, son épouse était toujours restée chez ses parents. De peur de la choquer, elle n'avait pas été tenue au courant de la destruction de la ferme. A cette époque, fin octobre 1944, nous n'avions plus d'électricité car les combats se rapprochaient et on commençait à entendre la canonade. Le soir, Léon Gander, descendait chez ma grand-mère et à la lueur de la lampe à pétrole, nous racontait ses périples de 1914-1918 et lorsqu'il en arrivait à nous dire ce qui s'était passé chez lui au début du mois, cet ancien combattant de 1914-1918, cet homme de valeur, âgé de 50 ans, s'effondrait en larmes.

Léon Gander se décida à faire venir son épouse auprès de lui tout en lui apprenant avec ménagement ce qui s'était passé. Ce fut encore pour elle un douloureux moment.

Une nuit, c'était début novembre, j'entendis un choc violent contre les volets de ma chambre, qui était située au rez-de-chaussée. Ouvrant rapidement la fenêtre et les volets, j'aperçus une ombre qui courait dans la rue et reconnus la silhouette d'Irma Gander, qui avait fait probablement un cauchemar ou revu dans son sommeil ce qui lui avait fait

si peur. Du premier étage, elle avait sauté par la fenêtre, sans se rompre quoi que ce soit. Je sautai dans la rue et la rattrapai sur le pont de la crèche. Léon arrivait également et essaya de calmer son épouse. Nous regagnâmes rapidement la maison car nous étions sous le régime de couvre feu et les patrouilles allemandes circulaient. Irma dû être soumise à une surveillance continue de la part de son mari.

Le 3 octobre, les maisons Brignon, au haut du Harcholet, sont incendiées. Claude Brignon, âgé de 18 ans, est arrêté et déporté. Dès le début octobre, la fureur de l'ennemi décupla. Ce fut la ruée vers la forêt qui fut à nouveau passée au peigne fin. Les troupes allemandes, qui du front, venaient en repos à Moussey, étaient employées à traquer les anglais et les quelques maquisards isolés.

Toutes sortes d'unités avaient participé à cette recherche. Je me rappelle un jour, un de ces soldats allemands, mouillé, harassé, il avait fait très mauvais en octobre et novembre 1944, était assis sur le banc devant la maison. Il me demanda pour entrer et pouvoir se chauffer. Je le vois encore assis sur une chaise, près du fourneau, la tête baissée comme s'il dormait, le fusil entre les genoux. Il portait l'uniforme de l'armée de l'air.

Dans les mêmes moments, des allemands revenant de la forêt, avaient envahi, pour s'abriter, la maison de mes parents qui s'étaient réfugiés dans la cuisine. A un moment, un jeune allemand vint s'emparer de la cafetière qui se trouvait sur la cuisinière, devant mes parents. Mon père, ancien combattant 1914-1918, farouche adversaire de l'occupant, bouillait et pensa : " Si je le pouvais, je ferais passer un mauvais quart d'heure à ce morveux ! ". Les soldats anglais se dispersèrent. Les jeep furent prises. Deux furent garées sous notre remise. J'examinais ces véhicules sans trop me faire remarquer. Les voitures étaient en parfait état. L'armement était en place.

Des anglais furent capturés par les allemands qui ne considéraient pas ces britanniques comme des soldats de l'armée régulière. Beaucoup furent fusillés. Ceux qui le purent, repassèrent les lignes et regagnèrent les armées alliées, région Baccarat- Blamont.

En ce mois d'octobre 1944, la sauvagerie de l'ennemi ne connaît plus de limites. Le 16 octobre 1944, deux de ces anglais et un F.F.I. étaient prisonniers des allemands au Haut du Harcholet et voici ce que m'a raconté Mme. Renée Haouy dont le mari disparut dans les camps de concentration. La maison de Mme. Haouy était voisine de la maison Quirin ( dit Major ) : habitation non occupée à l'époque. De chez elle, cette dame vit trois hommes, deux en uniforme et un en civil, assis sur une " tronche ", devant la maison Quirin. Avec leurs armes, les allemands tenaient en respect leurs

prisonniers. Les allemands s'approchèrent de la maison de Mme Haouy, l'obligèrent à fermer les volets et à se tenir à l'intérieur.

Il suffit que l'on empêche quelqu'un de regarder pour que sa curiosité s'attise.

Par les interstices des volets, Mme Haouy vit les allemands coller les trois hommes au mur de la maison Quirin, les fusiller, jeter les corps dans l'habitation et y mettre le feu. C'est le seul cas où nous ayons un témoin d'une fusillade et ce témoin est encore là aujourd'hui, en janvier 1991. Personne n'osa s'aventurer vers les ruines de la maison Quirin. Les allemands rôdaient toujours dans les parages. Ce n'est qu'après la libération, soit vers fin novembre ou début décembre 1944, qu'Armand Martin, fossoyeur, à ce jour toujours habitant du Saulcy, fut chargé avec Raymond Haissat de Belval, de relever les corps ou ce qu'il en restait.

Un seul cercueil fut fabriqué par Georges Martin; le menuisier du Saulcy, commune où avait eu lieu cette exécution. On plaça dans cette bière ce que l'on retrouva de ces combattants.

L'identification des soldats anglais dont on retrouva les plaques d'identité, fut faite par le Dr. Vojnarovski de Senones. Il s'agissait de deux parachutistes appartenant au 2<sup>ème</sup> S.A.S. LEWIS - 18 ans et BROWN - 36 ans - Le maquisard resta inconnu.

Sans le témoignage de Mme Haouy, on aurait pu difficilement croire qu'il y avait trois hommes à cet endroit.

Ils furent provisoirement inhumés au cimetière de Saint-Jean du Mont puis, après le fin de la guerre, transférés au cimetière militaire anglais de Moussey. On remarque une tombe avec deux stèles britanniques, et une petite croix métallique, rappelle qu'il y a là, avec ces anglais, un F.F.I. inconnu. Deux femmes anglaises parachutistes dont on suppose qu'elles furent larguées sur Moussey ou plutôt aux environs, avec pour mission de renseigner les détachements britanniques, furent capturées par les allemands. Elles furent exterminées au Struthof dans des conditions atroces.

Elles s'appelaient Denise Borrel et Véra Leigh.

La devise de cette unité parachutiste du 2<sup>ème</sup> S.A.S. était :

**" Qui ose gagne "**

Les différents monuments, stèles ou lieux des environs de Moussey, nous font revenir à la mémoire combien fut pénible cette période d'août à novembre 1944.

Le 17 août 1944 : Au lac de La Maix, Armand Baratchard mourut, blessé au combat. D'autres maquisards furent tués lors de l'opération menée par les allemands.

Le 18 août 1944 : A Moussey, au lieu-dit Nieury, le F.F.I. Hagenauer fut retrouvé mort. Il sera identifié plus tard.

Le 16 septembre 1944 : A la Potosse ( Senones ). Le docteur Louis Meire de Celles sur Plaine 31 ans, le lieutenant F.F.I. Georges Guiot 28 ans, furent assassinés par la milice et la Gestapo.

Le 22 septembre 1944 : Le lieutenant F.F.I. Mallens, d'origine roumaine, mourut subitement, à proximité de Moussey.

Le 8 octobre 1944 : La maison forestière des Chavons, territoire de Moussey, fut incendiée. Le garde Evrard avait été arrêté à son poste le 18 août. Déporté, il revint de sa captivité.

Le 12 octobre 1944 : A la ferme Ferry à Moussey, quatre résistants de Senones furent fusillés. La ferme fut brûlée.

Au courant de ce mois d'octobre, la scierie Balland, inactive, fut incendiée. Dans cet immeuble inhabité, les allemands pensaient que les " terroristes " pouvaient s'abriter.

Le 15 octobre 1944 : Sur la route du Donon, à proximité de l'étoile 1, huit soldats anglais furent fusillés.

Le 16 octobre 1944 : Deux parachutistes anglais ainsi qu'un F.F.I. inconnu, furent fusillés au haut du Harcholet. Les corps furent jetés dans une maison qui fut incendiée. ( déjà cité ).

Le 22 octobre 1944 : A proximité de la scierie des Prêtres ( Moyenmoutier )

- Louis François, conservateur des eaux et forêts

- Jean Pelet, inspecteur

- Six gardes forestiers

- Quatre maquisards

Mais en définitive, tous résistants furent exécutés par la Gestapo. C'était une horreur. Le lieutenant Sully, parachutiste anglais, fut également passé par les armes.

Le 6 novembre 1944 : Au col d'Hermanpaire

- Désiré Benoit - 21 ans
- Pierre Cuny - 28 ans sont fusillés par la milice et la Gestapo.

Grégoire Berg, réfugié alsacien, habitait Moussey depuis 1939. Sur dénonciation, il fut arrêté à Senones, à son travail, en mai 1943, pour faits de résistance. Lors de la fouille, il fut trouvé sur lui une photo du Général de Gaulle. Incarcéré à Paris, il s'évada le 20 août 1944, repris, il fut fusillé à Vincennes le 24 août, quelques jours avant la libération de cette ville

Et pourtant, il faut dire que les auteurs de ces destructions, de ces déportations ou de ces assassinats, qu'ils fussent S.S., S.D. ou troupes de Wehrmacht, portaient sur le ventre, l'inscription "*Gott mit uns* "

Puis ce fut la libération, le 22 novembre 1944. Dans l'immédiat, on ne vit pas beaucoup de troupes américaines. A peine quelques patrouilles traversèrent Moussey. Les allemands avaient fui. Le gros des troupes alliées, dont l'objectif était le Rhin, passèrent Senones, direction le col du Hantz, pourchassant l'ennemi. On ne sentait plus cette oppression qui nous avait accablés pendant plusieurs mois.

Cependant à Moussey, l'on ne pavoisa pas beaucoup. Il n'y eut pas de réjouissances débordantes. On se souvenait de ce qui venait de se passer. Les personnes touchées par l'absence de l'un ou de plusieurs des leurs, étaient très inquiètes sur le sort de ceux-ci. Les familles restées complètes; et il y en avait peu, par décence, respectaient par leur silence, la peine des autres.